
M A N U S C R I T

LA LIGNE SOLAIRE

d'Ivan Viripaev

traduit du russe par Tania Moguilevskaia et Gilles Morel

cote : RUS19D1148

année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2018



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Titulaire des droits : **henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH**
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact@theatre-russe.fr

Comédie

(où il est montré comment il est possible d'aboutir à un résultat positif)

Il n'y a pas de clé du bonheur. La porte en est toujours ouverte.

Mère Teresa de Calcutta

Vous ne pouvez perdre que ce dont vous ne pouvez vous délivrer.

Mooji

*Dédiée à ma femme Maroussia. Pour la remercier de chacun
des jours que nous avons passés ensemble.*

Ivan Viripaev

L'auteur fait, dans le texte original, couramment usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée. Il recourt assidûment à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Les traducteurs ont respecté ce choix dans la version française. (N.D.T.)

Scène 1

Cuisine de l'appartement des époux Werner et Barbara Soleiline. Werner se tient devant la fenêtre, Barbara est assise à la table.

Long silence.

WERNER. – Au cours de ce printemps.

BARBARA. – Au cours de ce printemps ?!

WERNER. – Oui, au cours de ce printemps.

Silence.

BARBARA. – Je ne comprends pas, que tu espères encore aboutir à un résultat positif, Werner ?

WERNER. – Il est déjà cinq heures du matin, Barbara.

BARBARA. – Oui, je vois l'horloge, elle est au mur, tout est en ordre.

WERNER. – Ahah ! Tu dis que tout est en ordre ?

BARBARA. – Je dis « tout est en ordre » en pensant au fait que je vois notre horloge au mur et que je vois qu'il est maintenant cinq heures du matin, c'est dans ce sens que, pour moi, tout est en ordre.

WERNER. – Excellent. S'il y a au moins chez nous de l'ordre quelque part, nique ta mère. Cinq heures du matin, et toi et moi avons enfin abouti à une quelconque compréhension mutuelle, putain, au moins sur le fait qu'il est maintenant cinq heures du matin. Et alors, quoi, Barbara ?! Et alors, quoi ?!

BARBARA. – Eh bien, Werner ce qui me semble à moi très étrange, c'est que tu espères dans ta situation aboutir à un quelconque résultat positif.

WERNER. – Je répète, au cours de ce printemps.

BARBARA. – Au cours de ce printemps ?

WERNER. – Oui, au cours de ce printemps.

Silence.

BARBARA. – Et qu'est-ce qu'on peut attendre de particulier au cours de ce printemps, mon chéri ? Pour quelle raison as-tu soudain commencé à compter ainsi sur ce printemps ? Pour quelle raison as-tu soudain commencé à attendre ce printemps, Werner ?

WERNER. – Eh bien, parce que, comme tu le sais, à partir du vingt-quatre avril, nous ne donnerons plus notre argent à cette putain de banque, et nous le garderons pour nous. Et nous le dépenserons pour nous. Pour notre nourriture, pour nos voyages, pour notre enfant.

BARBARA. – Quel enfant, Werner, tu as perdu la boule pour faire ce genre de blague à cinq heures du matin ?!

WERNER. – Pourquoi ne pas faire un enfant, puisque nous avons l'argent ?

BARBARA. – Qu'est-ce que l'argent vient faire là-dedans ?

WERNER. – Eh bien bientôt, nous l'aurons.

BARBARA. – Et qu'est-ce que l'enfant vient faire là-dedans, Werner ?

WERNER. – Eh bien, nous pourrions en faire un si nous le voulons. Si toi, entre autres, tu le voulais. Pour ce qui me concerne, cela fait déjà longtemps que j'en veux un.

BARBARA. – Toi, tu veux un enfant, Werner ?!

WERNER. – Et qu'est-ce qu'il y a de surprenant à cela, Barbara ? Sept ans de mariage, je veux avoir un enfant, qu'est-ce qu'il y a d'étrange à cela ?

BARBARA. – Eh bien, j'ai quarante ans, mon chéri. Il fallait y penser avant, il y a sept ans, quand j'en avais trente-trois. Il est maintenant cinq heures du matin et tu racontes ces conneries, pardonne-moi, seulement pour m'énerver une fois de plus et pour dévier notre conversation, qui n'en finit pas, parce qu'aucun de nous ne veut ni céder, ni partir, bien qu'il soit cinq heures du matin, et que normalement, il serait plus que temps pour nous de rejoindre nos chambres. Cinq heures du matin, Werner.

WERNER. – Je vois, l'heure qu'il est, l'horloge, comme tu l'as dit, est au mur, et de ce fait tout est en ordre. Tout est en ordre ?! Putain, comment ça, tout est en ordre ?!

BARBARA. – Parce qu'il faut penser aux autres, mon chéri ! Il ne faut pas, putain, garder les yeux fixés sur un seul point situé au fond de son cerveau ! Et en extraire toutes sortes d'informations inutiles, et les balancer partout. Et encombrer avec elles tout l'espace autour. On ne peut pas t'approcher, Werner, parce que tu pues à un kilomètre l'auto-information. Sur le comment tu es ci..! Et sur le comment tu es ça..! Et sur le comment tu es. Tu comprends ? On voudrait bien te parler, mais tu fermes tout avec cette information sur le comment tu es. Et il est impossible de passer au travers de toute cette information. Il est impossible d'entrer en contact avec toi, parce que dès la première tentative de pénétrer en toi, on s'écrase sur toute cette information sur le comment tu es. Je suis comme ci et puis je suis aussi comme ça. Avec qui je pourrais parler, Werner ? Avec qui je pourrais parler ?! Avec ton auto-information ? Je ne veux pas parler avec une quelconque information, mon doux, c'est avec toi que je veux parler. Avec toi, tu comprends, et pas avec une information sur toi.

WERNER. – Oh ! Cinq heures du matin, et cela commence à sentir la philosophie ! Tu vas bientôt commencer à citer tes philosophes préférés. Il te reste à commencer à les citer. Kant, Jung, Heidegger, voyons, lequel parmi eux a bien pu dire quelque chose à notre sujet ? Ahah ! Et alors

qu'est-ce qu'il a dit, Jung, sur le comment nous devons nous comporter à cinq heures du matin, alors que nous n'avons pas pu nous arrêter depuis dix heures du soir, et que nous nous détruisons l'un l'autre, et que nous n'arrivons à rien, mais que nous n'allons pas nous coucher, eh bien, et qu'est-ce qu'a dit à ce sujet, putain, notre Jung ?

BARBARA. – C'est très bête, Werner.

WERNER. – Et qu'en dit Kant ?

BARBARA. – C'est bête, Werner.

WERNER. – Quant à Heidegger, il dirait probablement : écoute, Barbara, il faut maintenant arrêter de parler avec cette personne, qui, à cause d'un putain et mystérieux hasard philosophique, est devenu, il y a sept ans, ton mari, et a soudain décidé là tout de suite, de se mettre à te parler d'un enfant, ne perds pas ton temps dans de futiles conversations. Tu comprends, on ne peut pas le faire revenir à la réalité, parce qu'il est malade, putain, d'une putain de maladie, il est malade, nique ta mère. Parce qu'il se sent si mal, parce qu'il a si mal, putain ! Regardez-le ! Regardez-le. À quoi bon gaspiller pour lui ta précieuse existence ?! Et, putain, ton précieux temps ?! À cinq heures du matin, tu veux tenter de lui expliquer quelque chose ?! Mais qu'est-ce qu'il pourrait comprendre, cet handicapé du cerveau ! Parce que c'est un handicapé du cerveau, c'est comme ça, Barbara ! Un handicapé du cerveau ?!

Silence.

BARBARA. – C'est très bête, Werner.

WERNER. – Oui parce qu'il ne faut pas être obsédé que par soi.

BARBARA. – Il est cinq heures du matin qu'est-ce que tu racontes, Werner ?!

WERNER. – Peut-être qu'il faut quand même essayer au moins une fois dans la vie, de détacher son regard de soi pour le diriger sur les autres. Le diriger sur quelqu'un d'autre. Sur son mari, même s'il te paraît n'être qu'un malade idiot. Et c'est probablement seulement alors, qu'on pourra avoir un quelconque dialogue réel.

BARBARA. – Un dialogue réel, Werner ?

WERNER. – Au moins un quelconque dialogue réel.

BARBARA. – Tu parles d'un dialogue réel, juste après avoir raconté toute cette monstrueuse foutaise à propos d'un enfant. Après que tu aies charcuté toute cette douleur. La douleur, Werner ! La douleur ! Quel « dialogue réel », chéri, on pourrait bien avoir après que tu aies autant charcuté, nique ta mère, la douleur ?!

WERNER. – La douleur est une réalité, Barbara, accepte-la.

BARBARA. – Mais qu'est-ce que tu racontes, nique ta mère ?! La douleur est une réalité ! Werner,

mon doux, tu n'as aucune notion, de ce qu'est une vraie douleur !

WERNER. – Ah non ?!

BARBARA. – Eh non, mon doux, non !

WERNER. – Donc tu serais la seule dans le monde entier à connaître la douleur, et moi je n'en saurais rien ?! Donc selon toi, je n'éprouverais pas de douleur, c'est cela ?! Va te faire foutre, ma chérie ! Je suis ravi qu'à cinq heures du matin nous ayons, enfin, abouti à une totale incompréhension, putain ! Incompréhension totale, Barbara ! Tu es la seule à éprouver la douleur, et les autres, non ! Va te faire foutre !

BARBARA. – Je n'ai pas parlé « des autres », Werner, j'ai dit « tu », ne déforme pas mes propos. Tu n'éprouves pas de douleur, pour ce qui est des autres, j'en sais rien. Et j'ai franchement pas le temps maintenant, putain, de m'occuper des autres. Cinq heures du matin, et j'ai devant moi le mec, avec qui j'ai vécu sept putains d'années, qui nous ont amenés à une incompréhension totale et absolue. Il n'y a pas d'autres, il y a toi et il y a moi. Et puis c'est tout.

WERNER. – Tu penses vraiment que je n'éprouve aucune douleur ?

BARBARA. – Tu n'éprouves pas la douleur, pas celle que j'éprouve.

WERNER. – Et qu'est-ce que j'éprouve tout de suite selon toi ?! Là, ici tout de suite, à cette minute ?! À cinq heures du matin ?! Qu'est-ce que j'éprouve, si ce n'est, putain, une douleur insupportable, nique ta mère, tellement insupportable que j'en suis presque paralysé. Cinq heures du matin, je me tiens ici au milieu de notre cuisine, et je suis tout bloqué par une douleur insupportable, intolérable et lancinante. Je ne sais pas ce que tu éprouves toi, Barbara ? Mais moi, tout de suite, j'ai mal comme jamais de ma vie, parce que mes sept ans de vie sous la même couette que toi, aboutissent à un point, putain, d'incompréhension absolue de tout. D'incompréhension absolue de tout.

BARBARA. – Ça c'est pas encore la douleur.

WERNER. – C'est pire que n'importe quelle douleur, c'est l'incompréhension absolue de tout.

Silence.

BARBARA. – Et alors quoi.

WERNER. – Et alors quoi ?!

BARBARA. – Et alors quoi.

Silence.

WERNER. – La seule chose, que j'espère, c'est qu'après le vingt-quatre avril, quand nous ne serons plus obligés de payer ce crédit, les choses seront un peu plus faciles pour nous.